

EUGÈNE SAVITZKAYA

LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

De nombreux livres nous y avaient préparés. Nous nous étions entraînés dans les bois et les champs, en secret, à la nuit tombée, et avions fait abstinence, nous privant même des oiseaux dont nous raffolions. Nous étions prêts et pourtant nous fûmes vaincus. Et vaincus nous disparûmes.

On avait pu nous voir oisifs et sereins déambuler le long des haies ou bien, affairés, transporter de l'herbe encore humide, des métaux, rassembler les matériaux, aller et venir, récolter le pavot, résister au vent, à la pluie, combattre nos ennemis, nous préparer au voyage, astiquer le véhicule, puis, au matin, trembler et geindre.

On aurait pu nous voir.

Nous étions six ou sept. Encore jeunes, et tristes, aimant les livres, les lapins, les orages, courir et dormir, nager dans les étangs proches, marcher la nuit et rentrer à l'aube les chaussures trempées, le front glacé, construire des machines sans aucun usage, de monstrueuses machines, boire du genièvre jusqu'à défaillir, vomir par la fenêtre, cracher, siffler, mourir pour rien, tourner les manivelles, tracer des plans, projeter

© 1979 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{ème} rue Gabriel-Lauvain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-0280-5

des voyages, entreprendre, manger les fruits avec leur peau, dessiner sur les murs et les pavés de la ferme, faire du feu, détruire les portes, casser les tuiles, défoncer, tuer la volaille, ces oiseaux omniprésents, cette volaille au ras de terre, dans les trous, dans le foin, sous l'herbe, parmi la pourriture. Nous étions architectes, mécaniciens, oisifs. Surtout pas fermiers. Nous aurions fait de piètres cultivateurs, incapables de distinguer un épi d'orge d'un épi de blé, l'ivraie du froment, le bambou de la canne à sucre, la ciguë du persil, le vent du nord du vent du sud, l'automne du printemps. Éleveurs, nous aurions à coup sûr confondu tous les bestiaux, les femelles et les mâles, l'âne et le cheval, et nourri les vaches avec des pommes de terre, et les marchands nous auraient roulés et, trompés, nous ne nous serions même pas défendus, ignorants des coutumes et n'éprouvant aucun intérêt pour elles.

Et un matin, ce matin-là, nous primes la fourgonnette, la magnifique fourgonnette, l'unique fourgonnette, la fourgonnette que nous seuls pouvions utiliser et que nous avons construite de nos mains. Et le véhicule nous transporta au loin vers des peupliers et des saules, des forêts, des marécages pleins de bêtes sauvages.

Nos économies épuisées par l'achat des matériaux et des nourritures, des vivres pour la route, pour le voyage. Tout le matériel hors d'état. L'atelier brûlé. Derrière nous, une montagne de déchets, d'immondes ordures que seuls les oiseaux venaient visiter et trier, retournant les tas, remuant le cras-sier.

Avant de partir, combien de charrettes, de bicyclettes n'avions-nous pas usées au cours de combien de voyages entrepris en pure perte, nous meurtrissant les fesses, le périnée,

nous tordant l'échine, livides, fatigués. Combien de tentatives. Combien de faillites, à cause de la neige, de la pluie, du découragement de quelques-uns.

Et nous abandonnions nos jeux, laissions traîner nos outils, nos vêtements, salopettes en loques, bottines déchirées, chapeaux pour nos chevelures, paletots noirs ou bleus décousus par nos soins.

A cette époque-là, nous dormions n'importe où, dans les chambres, dans les étables, dans la cour. Nous préférions cependant, en été, les prés en pente, bien abrités, les versants sud. Quelques animaux immondes nous accompagnaient pour recevoir un peu de nourriture ou bien par habitude.

Nous avions un père, une mère, de nombreux amis. Il ne nous manquait qu'un véhicule pour nous déplacer, de préférence rapide et confortable, bref une sorte de fourgonnette avec un intérieur sombre pour se reposer de la lumière, du soleil, de la lune, pour se dissimuler, avec à l'intérieur tout un mobilier adéquat, des banquettes, une lunette communiquant avec le poste de pilotage, une autre à l'arrière, ouverte sur le paysage, les bois et les champs, par laquelle nous pourrions jeter nos détritiques, les cloisons tapissées de papier noir ou de toile de jute, le plancher métallique, la radio, les provisions dans un coffre. Et ce véhicule, nous le construisîmes. Il nous transporta au loin, vers la guerre, vers le front dont nous n'avions que de trop vagues échos, dont nous ne voyions même pas le feu, l'éternel incendie.

C'était un véhicule, un vrai, avec un tracteur et une remorque, mais la remorque fixée, soudée au tracteur et non autonome. Qu'imaginer de mieux?

Il s'agissait d'une véritable fourgonnette. Avec ses deux portières munies de clenches chromées, scintillantes comme des morceaux de verre et des roues noires cousues dans le velours, recouvertes de caoutchouc afin d'amortir, de préserver le sommeil des passagers, notre sommeil, afin de circuler sans bruit, sur n'importe quel terrain, sur du son, loin des réseaux, des stations trop peuplées.

Au départ, nous étions six ou sept à prendre le véhicule, à nous installer sur les sièges, à observer par la fenêtre les alentours de la prairie, à attendre la nuit noire, le coucher de notre père. Patients, cependant fiévreux. Dans la machine immobile. Six ou sept à surveiller, à contrôler les champs. Six ou sept garçons et filles. Six ou sept guerriers.

Le véhicule brillait. On pourra en témoigner. De nombreux pigeons, le prenant pour une cabane vide, se posaient sur le toit léger qu'ils souillaient et griffaient. C'était un métal tellement délicat, un matériau sans comparaison possible, ramené d'un lointain entrepôt. Il s'agissait de tôles servant initialement à la confection d'ailes de planeurs ou entrant dans la fabrication de certaines pièces de moulin.

Nous, nous employions ces feuilles métalliques et blanches pour faire de la musique en cognant dessus avec des bâtons et des râtaux; notre père, pour clôturer un petit pré à volaille, pour isoler le toit, boucher les fenêtres ou encore comme épouvantails. Nous, nous les utilisions surtout pour les cloisonnements, les séparations subtiles dans notre cabane, dans notre fourgonnette, ou encore pour construire des clapiers.

Nous aimions les oiseaux, les bruits qu'ils étaient capables de faire, les mouvements au-dessus des maisons et des champs.

Nous nous étions préparés. Il ne manquait qu'un véhicule pour nous conduire partout, aussi bien sur la colline qu'au bord du fleuve, nous emporter à son bord, rapide, étincelant mais silencieux.

Tous nous primes place dans la remorque, derrière le poste de pilotage, juste au-dessus du moteur bouillant, prêts, munis de vivres, heureux de partir.

Et ce véhicule, nous l'avions construit de nos mains, à l'atelier, une salle froide sous les arbres, une cabane puante dans laquelle les meilleurs d'entre nous, étourdis par la faim et le bruit des mouettes, perdaient courage, s'endormaient, se blessaient aux doigts, la moindre distraction était punie. Car ce véhicule nous paraissait indispensable. Car ce véhicule brillait pour nous.

Nous construisîmes cette voiture et nous en fîmes usage. Assurés de sa solidité. Tranquillement installés dans l'obscurité, sur du bois ou du cuir. Heureux de cette solution.

Basile nous accompagnait.

Jean nous accompagnait.

Enfin nous primes ce véhicule qui nous conduisit partout, au diable, laissant inscrites sur le sol, sur l'herbe ou sur le sable, les deux traces de ses quatre roues. Cet engin avait bien quatre roues et non deux comme la plupart des charrettes, des stupides charrettes impossibles à manœuvrer, à conduire au but, à reconduire à l'étable, incapable de nous emmener, nécessitant toujours un pousseur, un esclave, un triste garçon la plupart du temps fatigué. Comme ces charrettes dont les bras nous meurtrissaient la peau. Comme ces charrettes peu légères, peu silencieuses sur les pavés ou les pierres. Cet engin que nous désirions et que nous fabriquâmes était d'un